



LUXEMBURGENSIA



UN CHANTEUR DES RUES IL Y A PLUS DE CENT ANS

Que savons-nous actuellement du chanteur populaire dit « de blannen Theis » ?

« Aujourd'hui, dit M. Tresch dans son beau livre (qui vient de paraître chez W. Buck), en l'absence de notes écrites et même de feuilles volantes que colportaient jadis les porte-balles pour les rares qui savaient lire, qui saurait démêler au juste si le fameux Mathias (dit Theis) Gelhausen de Grevenmacher fut un réel créateur qui « trouva » des sujets de chansons comme celle des commères d'Arlon (Zu Arel op der Knipchen), ou s'il ne fut qu'un simple agent de transmission et ce qu'on pourrait appeler un adaptateur ? Le certain est que ce Tabarin de village, pour mériter les applaudissements de son public illettré et faire tomber des sous dans son escarcelle (trop souvent vide!), se souciait bien moins de haute tenue littéraire que de gros rire sonore et ne reculait pas, au besoin, devant un ton outrancier ou un terme trivial.

C'est aussi ce que confirment les couplets qui passent pour être de sa facture personnelle. Car on lui attribue la paternité de beaucoup de couplets et si le proverbe qui veut qu'on ne prête qu'aux riches n'est pas menteur, il faut croire que Theis fut assez riche. Le poète Steffen lui attribue le refrain sur une chèvre qui fait ses cabrioles sur le pont d'Hespérange (Vaterland, 15 août 1869). Quant au couplet

« Schneit der Gès den Deckel erôf . . . »

il est certain qu'il ne nous appartient pas en particulier puisqu'il n'est qu'une adaptation d'un refrain chanté ailleurs p. ex. à Erfurt, la veille de la St.-Martin. Theis saurait-il revendiquer avec plus de raison la paternité des couplets satiriques sur les noces du tailleur :

« Wât aß dem Schneider sei Ro'sekranz ?
Jong, schenk ein ! . . . »

Ils ne semblent être encore qu'une imitation assez réussie de la burlesque chanson allemande bien connue :

« Als die Schneider Jahrestag hatten . . . »

Qui sait s'il ne faut pas attribuer à notre chanteur des rues plutôt la paternité des couplets railleurs et burlesques, chantés encore dans nos campagnes, sur des fiancées présomptueuses et des amoureux grotesques dans ce genre-ci :

Dat Médchen, dat ech hu'elen,
Dat hu'et e kromme Fo'ß;
Et reit mech all mei Li'ewen,
Dat ech et hu'ele mo'ß.

Et encore celle-ci qui est le triomphe du grotesque et que j'ai encore entendu chanter dans mon enfance :

Ech hât emol eng Freiesch,
Dat wor eppes Ongeheiesch, etc.

Tout le monde connaît enfin la chanson qui est attribuée à notre chanteur populaire sur une coquette prétentieuse finalement laissée pour compte par tous ses prétendants d'un jour : « D'Medche fu Goetzen ». C'est cette chanson (trouvant son pendant en Allemagne sur la Moselle et la Sarre) qui a été

remaniée par notre meilleur poète-chansonnier Lafontaine-Dicks lequel lui a donné sa forme généralement adoptée aujourd'hui :

Et wor e Medchen zu Goetzen — Oho!

Ainsi l'humble ménétrier peut prétendre très vraisemblablement au titre de précurseur renouant la chanson littéraire du présent à la tradition populaire du passé. » (M. Tresch, p. 156—160.)

De cette figure curieuse, lointain descendant des ménestrels d'autrefois, l'écrivain Félix Thys a tracé en 1854 ce croquis peut-être un peu romancé : « C'était un grand vieillard chauve et voûté qu'un caniche pelé et une vieille femme guidaient dans les rues et par les campagnes. Il portait une besace et accompagnait de son violon les chansons qu'il improvisait le plus souvent. Ses chansons eurent un incroyable succès et valurent au rhapsode une réputation et une popularité qu'envierait plus d'un poète moderne. Cela ne l'empêcha pas de finir misérablement. » (Essai sur la poésie luxembourgeoise.)

Notre poète E. de la Fontaine (Dicks) a rendu hommage à cet aède aveugle qui semble avoir effectivement mérité le titre de rhapsode :

Op kenger Ho'chzeit wor nach Frèt,
Wann ech net drop gesongen;
Op kenger Kirmes weit a brèt
Göt o'ne mech gesongen,
Well alles lacht fir jider Weis,
An alles dantz no menger Gei
Juchhei!
Ech sin de blannen Theis.

Dans son roman « D'Kerfegsblo'm » dont l'action se passe à Grevenmacher, A. Berens décrit une noce célébrée pendant la kermesse et là, notre chanteur aveugle chante la traditionnelle « Vugelho'chzeit », qui n'est qu'une adaptation de la vieille chanson allemande; puis quelques autres couplets tels que :

Hopp Marjaennchen, hopp Marjaennchen,
Loß de' Baueren dancen!
Ech se liddereg, do'u baß liddereg,
Mer sen zwo' liddereger Lompen. —
Et aß e Bauer an de Petz gefall,
Mer hun en he'ere plompen:
Hätte mir e beim Kiddel kre't,
Da wär e net erdrongen. —
Danz, danz, Diderchen,
Mein Mumm, de' hu't kén Scho'h;
Dann do' dem Papp sein Schlappen un,
Dann danze mer op an zo'!

Et il termine par jouer « d'Schotteschne'ip », une vieille danse qui n'est plus en usage, dit l'auteur.

Sa femme s'appelait Mimi Gret. Lui-même portait une espèce de blouse, une culotte descendant jusqu'aux genoux (haut de chausses) et des souliers bouclés au pied, un tricorne sur la tête et sur l'épaule un bissac pour son violon et les dons qu'il recueillait. Car son art le dispensait de mendier :